Publié dans *Septentrion* 2012/4.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

EN ROUTE VERS LE CIEL : LA LANGUE DE L'AUTRE ET L'AUTRE DE LA LANGUE

Récemment, j'ai eu en mains un livre de France Guwy, intitulé *De ander in ons* (L'Autre en nous)[1], recueil d'entretiens avec et sur Emmanuel Levinas. Ce titre s'est alors mis lui-même à résonner en moi, comme il appelle justement à faire résonner «l'autre en nous», et ce, en dehors même du rapport précis qu'il peut entretenir avec la pensée du philosophe.

Le sujet pourrait passer pour banal et être rangé parmi les lieux communs obligés de la culture, puisqu'il y a belle lurette qu'on a associé, opposé, combiné, articulé de bien des façons possibles l'un et l'autre, le même et l'autre, le je et l'autre et que l'étrangeté, l'étranger, l'étrange en nous, ou en l'autre etc., ont occupé les esprits. En même temps il est d'une brûlante et urgente actualité dans notre vie tout court, dans notre existence quotidienne. Car autant la question de *l'autre en nous* peut donner lieu dans le domaine des idées et de la culture, de la théorie, à des propos élevés, généreux, ouverts, autant lorsqu'il s'agit des faits, les choses sont justement quelquefois terriblement autres. Qu'il suffise par un simple changement de préposition de passer de l'autre *en* nous à l'autre *chez* nous, et aussitôt parfois le paysage change et le refus de l'autre, l'exclusion, viennent pointer leur sinistre museau.

Je me bornerai à interroger ici comment cette question de l'autre en nous trouve à l'échelle réduite de la personne du traducteur, aussi bien sur le plan de son histoire singulière que dans l'activité «du traduire», son illustration.

L'autre en nous, c'est d'abord la langue de l'autre. Langue étrangère, mais aussi langue étrange. Encore plus étrange quand elle ne s'apprend pas à l'école, polie et policée, dans le cadre de l'institution scolaire, par des programmes et des professeurs. Je me souviens qu'en sixième je tenais tellement à cette étrangeté de la langue de l'autre - que je m'appropriais pourtant en l'apprenant - que je n'étais jamais sûr de son authenticité: je me revois un jour demander après un cours à ma professeur d'allemand qui en fut assez étonnée, si ce qu'elle nous apprenait était vraiment de l'allemand, et non une langue artificielle, inventée spécialement par l'école. Je voulais des preuves; je n'étais, bien sûr, encore jamais allé en

Allemagne à ce moment-là. Il fallait que cette langue devînt compréhensible, il fallait pouvoir la maîtriser, mais je voulais aussi qu'elle reste comme étrange, encore plus qu'étrangère. À condition qu'elle fût une vraie langue, une langue humaine. Je m'étais aussi pris dans cette quête d'une étrangeté qui soit «authentique», d'une passion proprement dévorante pour les ondes courtes, au point de monopoliser l'unique poste de radio présent alors à la maison et de devoir affronter la colère de mes parents que je privais de la confortable écoute de leurs stations françaises. L'appareil était une vieille chose sur laquelle on risquait parfois de prendre un sérieux coup de jus dans les pattes, et je passais des heures à tourner précautionneusement le bouton, à faire des fiches pour essayer de savoir quelle langue je pouvais bien entendre, pour fixer en usant d'un code complexe que j'avais plus ou moins inventé des repères qui me permettraient de retrouver la station en question - chose parfaitement vaine au demeurant puisque, comme chacun sait, ce sont, selon les heures, les jours et les saisons, des émetteurs différents qui occupent une même fréquence sur ces ondes-là. J'ai dû ainsi capter probablement du néerlandais, mais je n'en ai strictement aucun souvenir.

DEUX SCÈNES

Mon rapport au néerlandais mobilise plusieurs scènes différentes dont aucune, paradoxalement, n'est au départ géographiquement située dans l'aire proprement dite où se parle cette langue.

Ainsi, c'est d'abord une expérience purement scopique, visuelle que j'ai du néerlandais. Donc un rapport passant exclusivement par l'écrit; et c'est sur ce plan que se constitue mon rapport imaginaire et fantasmatique avec cette langue (je serai d'ailleurs toujours moins à l'aise dans la pratique parlée du néerlandais que dans mon rapport à la langue écrite: je n'ai jamais vécu aux Pays-Bas, j'ai eu pendant des années très très peu l'occasion de parler le batave). Le néerlandais fut longtemps la langue des autres que je n'employais qu'à l'écrit, puisque même quand ces autres vinrent, plus tard, à la maison, il fallait que ce soit tout le monde et non moi seul qui puisse les comprendre, et ils s'exprimaient alors en français.

Scène I. Je suis donc en Suisse, un été, vers dix ou douze ans dans une colonie de vacances où mes parents nous envoient, mes frères et moi. Colonie de vacances fortement teintée de protestantisme (on est, alors, protestant dans la famille). Et il se trouve que cette institution est internationale; elle reçoit des enfants de plusieurs pays d'Europe, mais jamais plusieurs nationalités en même temps. Je suis donc là avec d'autres petits Français. En revanche les moniteurs sont, eux, de multiples nationalités et j'ai donc affaire (plusieurs années de suite d'ailleurs) à de jeunes, blondes «cheftaines» néerlandaises. Que je n'entendrai jamais parler néerlandais, parce qu'elles sont tenues de s'adresser exclusivement en français aux enfants dont elles ont la charge. Mais elles représentent à leur façon l'incarnation dans un corps d'une *néerlandité* dont je ne sais pas trop ce qu'elle est... Il y a aussi dans ce lieu un recueil de chants, aussi bien religieux que profanes, et celui-ci est multilingue: je ne chanterai jamais, dans ce cadre helvéto-calviniste, en néerlandais, mais je me plongerai avec avidité dans les signes que je vois imprimés sur les pages, où il est fait mention, à chaque fois, de la langue dans lequel le chant est écrit.

Et me voilà alors fasciné par plusieurs choses: d'abord bien sûr les doubles voyelles qui font figure à mes yeux de réalité proprement exotique. Ensuite la fréquence de ce qui m'apparaît comme étant un groupe de lettres: «IJ» dont je me dis que la prononciation devrait être, elle aussi, assez exotique - je serai déçu sur ce point-là et j'aurai toujours un faible pour ces journalistes français qui, relatant les étapes du Tour de France, s'acharnent à prononcer NIG (E) DAM le nom de NIJDAM, comme si c'était un mot français: paradoxalement,

l'étrange, l'étranger, l'autre en nous, qui, aux yeux de l'enfant que je suis, revêt nécessairement les charmes de l'exotisme, c'est pour moi le mot de l'autre prononcé comme il le serait dans ma propre langue, à la fois acclimaté donc, mais aussi surexposé et du coup «surexotisé».
Je suis déjà dans un entre-deux qui relève quelque part de la traduction, mais de façon anomale ou perverse. Je ne vais pas encore cependant aussi loin que Wolfson[2], l'étudiant en langues schizophrénique, dont Gilles Deleuze a si magnifiquement préfacé le texte.
Doubles voyelles, «IJ», ce sont là des formes qui ont capté et captivé, dans leur découverte du néerlandais, bien d'autres que moi je pense. Mais chose plus étrange, je m'avise alors que le néerlandais est une langue étrangement formidable ou formidablement étrange, parce qu'elle aligne dans certains mots qui reviennent souvent dans ce recueil de chants en tout cas, les lettres dans l'ordre alphabétique (du français, là encore) et que, comme par hasard, c'est toujours la même zone de l'alphabet qui est concernée: un bel alignement musical, qui ressemble à un exercice de piano pour débutant: si do ré, do ré mi, etc.: je découvre en effet le mot HIJ (j'apprendrai qu'il s'agit d'un pronom personnel désignant bien souvent, en l'occurrence - et avec un H majuscule - Dieu dans le livre de chants), les fins de mots en IJK (je saurai plus tard qu'ils déclinent comme autant d'adjectifs nombre des propriétés qu'on peut attribuer à Dieu, et toujours en des mots d'une longueur impressionnante), et je ne vais pas tarder à m'apercevoir qu'il y a aussi quelque chose (mais ça ce n'est pas dans le recueil de chants) qui s'appelle KLM. HIJ - IJK - KLM; quelle belle série! Peut-être une langue où il suffirait d'aligner les lettres de l'alphabet dans l'ordre pour faire des mots. Une langue un peu paresseuse, ça me plairait bien. Une langue divine en même temps, puisque le nom de Dieu, ses propriétés et la céleste KLM obéissent mystérieusement à cet ordre naturel, intangible et forcément providentiel de la succession alphabétique.
En route vers le ciel donc, en douceur, attachez vos ceintures! Ici encore, ma référence reste, évidemment, l'alphabet français et je me prends à rêver à la façon dont ce IJK à la fin de certains mots va bien pouvoir se prononcer. Il y a là comme un noyau étrange de la langue,

une sorte de zone érogène, de zone de fixation, à partir de laquelle se forme un imaginaire linguistique, qui n'a rien à voir avec le fonctionnement réel de l'idiome mais va évidemment s'avérer, d'une certaine façon, structurant pour moi.

Plus tard je me trouverai conforté dans cette perception fantasmatique par la lecture de l'*Invitation au voyage* de Baudelaire (et notamment de la version en prose du Spleen de Paris): oui, les Pays-Bas sont bien l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, mais je rapporterai alors, en ce qui me concerne, les termes de Baudelaire: ordre / luxe et volupté plus encore à la langue qu'au pays lui-même que je ne connais pas pour l'instant, ou à peine, et ils prendront dans mon esprit des significations singulières: l'ordre sera pour moi la succession alphabétique de ces lettres, la volupté équivaudra au luxe d'une prononciation espérée et fantasmée qui, forcément, ne sera pas la prononciation réelle. Bien plus tard, je lirai dans un numéro de la *Revue des études germaniques* un article curieux sur la singulière fréquence des palindromes parfaits dans la langue néerlandaise: avec ces mots qui, lorsqu'on les retourne comme un gant, sont encore, dans l'autre sens, d'autres mots de la même langue. Ma lecture particulière de l'*Invitation au voyage* s'étaie encore plus: quelle langue étrange décidément! Les «miroirs profonds» qui «parlent à l'âme en secret sa douce langue natale», ce serait donc bien aussi ces mots néerlandais qui se réfléchissent en eux-mêmes et en leur double inversé. Si la KLM ne m'a pas fait franchir le mur du son, j'ai franchi le stade du miroir, phase cruciale s'il en est dans l'accession du sujet au stade symbolique et imaginaire. L'amour d'une langue était donc bien là, au rendez-vous. Certes il n'est pas passé comme pour certains de mes collègues par l'amour pour une locutrice ou un locuteur de ladite langue. Mais un rapport entre l'autre et le moi s'est établi sur un mode singulier d'une étrangeté différente de ce qu'est l'étrangeté effective et réelle de la langue. Qui la déplace, mais peu importe, car cela ne m'empêchera pas de l'apprendre; au contraire, ce sera là comme un ressort secret.

Scène II. L'autre scène, c'est précisément la scène de l'autre chez nous, de l'accueil et de l'hospitalité: mon père prend, quelques années après, pendant que je suis en vacances je ne sais plus où, un auto-stoppeur néerlandais; il fait très mauvais temps, mes parents l'invitent à rester à la maison. Ce Néerlandais étudie en France, il parle parfaitement français puisqu'il va, en rentrant dans son pays, devenir professeur de français. Un échange épistolaire s'établit et je me retrouve ensuite avoir un correspondant néerlandais, élève de mon âge qui étudie le français sous la houlette de ce professeur qui fit de l'auto-stop. Les deux familles sympathisent, les échanges ne concernent plus seulement le lycéen batave et moi, mais les parents, la sœur, mes frères. Et c'est alors que je me mets vraiment à apprendre le néerlandais, pour ne plus devoir toujours communiquer avec l'autre en sens unique. Je l'apprends par moi-même, avec une méthode bien connue que je suis venu tout seul en train depuis Orléans acheter à Paris chez Gibert vers 14 ans: je m'inflige à moi même la première leçon au Jardin des Plantes, sur une chaise, près des autruches, parce que le Jardin des Plantes est tout près de la gare d'Austerlitz et que j'ai du temps devant moi avant de repartir prendre mon train. Puis on se perd de vue, on se retrouve, des rapports s'établissent là encore avec les conjoints, les proches, etc.

Je rencontre lors de mon premier séjour aux Pays-Bas, dans la famille qui est devenue bien plus qu'une famille d'accueil, le professeur auto-stoppeur que je n'ai encore jamais vu. Je le reverrai une quarantaine d'années plus tard: alors que la doyenne de l'université d'Utrecht accueille le groupe des aspirants traducteurs dont je fais partie, je m'avise que son nom est le même que celui de l'auto-stoppeur en question, nom pas tellement répandu et qui s'était gravé dans ma mémoire. La boucle est bouclée, Ce professeur, aujourd'hui à la retraite, est son beau-frère, que je verrai le soir même chez lui, et qui est d'ailleurs là ce soir ainsi que mon correspondant d'alors et ami.

PACTE SECRET

Au lycée, et plus précisément à l'internat - puisque j'étais interne - le néerlandais devint pour moi une sorte de langue clandestine: la langue d'un autre qui n'était présent nulle part d'aucune façon et sous aucune forme dans l'école, dont l'étude, là encore forcément plus écrite qu'orale, était prise sur le temps qui aurait dû être consacré normalement aux devoirs de la journée ou de la semaine. Clandestinité bientôt démasquée par mon professeur d'allemand, me prenant à part à la fin d'un cours pour me dire qu'il n'arrêtait pas de constater la présence de fautes d'orthographe en apparence étranges et totalement inédites dans tous mes devoirs d'allemand: j'écrivais *sich* avec un z, je doublais certaines voyelles, bref, je devais apprendre le néerlandais, langue qu'il connaissait aussi. Je contaminais une langue étrangère par une autre langue étrangère, je faisais un usage proprement subversif du néerlandais, en l'introduisant subrepticement dans l'allemand scolaire, poussant l'altérité et l'étrangeté au carré, ce dont il me disait en même temps ne pas me tenir rigueur. Une sorte de pacte secret, par lequel il se faisait en quelque sorte mon complice, en légitimant presque pour le coup les écarts et la dénaturation que je faisais subir à la langue de Goethe.

Bertrand Abraham
Traducteur.
abraham.bertrand@gmail.com

Extraits du discours de remerciement prononcé à l'occasion de la remise du prix des Phares du Nord (janvier 2012). Ce prix a été décerné à la traduction de *Op weg naar het einde* (En route vers la fin), roman de l'auteur néerlandais Gerard Reve (1923-2006).

La deuxième partie de ce discours est parue en traduction néerlandaise dans le numéro 2/2012 de la revue *Filter* (voir www.tijdschrift-filter.nl).

Notes :

1 FRANCE GUWY, *De ander in ons* (L'Autre en nous), Sun, Amsterdam, 2008.

2 LOUIS WOLFSON, *Le Schizo et les langues*, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, Paris, 1970.